



Avec « Confiteor », le Catalan Jaume Cabré signe le roman monstre de la rentrée.

PAR KARINE PAPILLAUD

À première vue, il s'agit de l'histoire d'un collectionneur dans le Barcelone d'après-guerre. Adria Ardevol décide, la soixantaine franchie, de raconter sa vie, saisi par l'urgence de la maladie d'Alzheimer. Si on continue de tirer le fil principal de ce grand livre, on découvre la jeunesse de ce garçon surdoué, coïncé entre une mère froide et un père distant, un antiquaire aux mœurs douteuses, qui se rejoignent dans l'ambition qu'ils placent en leur fils. Avec deux amis imaginaires, Carson et Aigle-Noir, flanqué d'un copain, Bernat, fidèle jusqu'à la mort, il accomplit son parcours d'enfant parfait, apprend une foule de langues, mortes et vivantes, et joue du violon. C'est alors qu'intervient dans sa vie un violon précieux que possède son père, le premier fabriqué par le maître luthier Storioni au XVIII^e siècle, qui devient un des personnages centraux du livre.

Cet objet au son parfait, capable de déclencher les émotions esthétiques les plus pures, porte entre ses éclisses la cruauté des hommes. Il est le mobile d'un meurtre originel, celui de Guillaume-François Vial, qui tue son oncle pour l'acquérir. Dit « le Vial », l'instrument maudit à l'étui taché de sang déchaîne les convoitises pendant deux siècles, passant par Auschwitz et la fureur nazie, et finissant dans le coffre-fort du père d'Adria. Il le paiera de sa vie, son fils ne se le pardonnera jamais. « Confiteor », autrement dit « J'avoue », interroge la question du Mal incarné en l'homme, que rien ne rachète ni ne pardonne, et qui n'est com-

Borgésien.

Jaume Cabré joue avec dextérité de tous les registres pour composer un livre foisonnant où s'entrechoquent les destins individuels.

battu par aucune culture ni borné par aucune frontière historique. Comment le rendre supportable ? Pour le narrateur, c'est par l'étude et la connaissance de la Beauté, car « la réalité des choses de la vie ne peut être déchiffrée, approximativement, qu'avec l'aide de l'œuvre d'art, même si elle est incompréhensible ».

Le Catalan Jaume Cabré est un magicien. Il parvient à donner un souffle enivrant à une histoire lourde et déchirante. On sort transporté par la grâce d'une langue inédite qui mêle les interlocuteurs et les époques. Le dialogue s'insinue dans le discours indirect ou dans la narration, les violences commises par le Grand Inquisiteur Nicolau Eymeric au XIV^e siècle se confondent dans un même et vertigineux paragraphe avec celles de l'Obersturmbannführer SS Rudolf Höss : les frontières de l'Histoire sont percées, les destins humains s'entrechoquent, tout s'amuit dans un monde où l'imagination rejoint la réalité pour dessiner la vérité des hommes. D'ailleurs, est-on certain que le narrateur du livre qu'on tient dans ses mains est bien l'Adria qui confesse son histoire ? Et qu'importe, puisque le roman dit le vrai mieux que la réalité, tout particulièrement dans ce livre. « Confiteor » est tout à la fois borgésien, intertextuel et cinématographique : on pense à des films qui interrogent le réel et sondent les strates du temps, comme « Inception » ou « Cloud Atlas ». Une œuvre d'art plus qu'un roman, qui réunit tous les hommes dans un seul sanglot et dans l'espoir de la lumière ■

« Confiteor », de Jaume Cabré. Traduit du catalan par Edmond Raillard (Actes Sud, 780 p., 26 €).

A l'ouest, du nouveau

Les éditions Gallmeister exhument une pépite américaine sur la Grande Guerre.

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Plus de 500 livres autour de la Grande Guerre sortiront dans les douze mois. Un des plus beaux sera sans doute cette « Compagnie K ». Les éditions Gallmeister ont le chic pour exhumer des pépites. En voici une, ramassée dans une mine oubliée de la littérature américaine des années 30. March, on le connaissait pour avoir été, en 1954, l'auteur de « Mauvaise graine », un classique de la violence infantile. Mais entre février et novembre 1918 ce marin de l'Alabama, porté volontaire, puis décoré de la Croix de guerre, avait emmagasiné assez de ■■■